

THEATRE / Troupe Volland, 10 ans déjà : Emmanuel Genvrin, tenace, persiste et signe

« Mégalo, non fier, oui ! »

Du théâtre du Tampon au Cinéma de la Possession, en passant par le Grand Marché de Saint-Denis, l'itinéraire de la Troupe Volland a été riche en événements, semé d'embûches, mais aussi jonché de fleurs...

Par Roselyne Lanfray

En souvenir, des tonnerres d'applaudissements pour 19 pièces jouées, 660 représentations et un record de 140 000 spectateurs. Ici et ailleurs. En héritage, un amour fou du théâtre. Emmanuel Genvrin, cheville ouvrière de toute cette aventure, raconte une décennie de compagnie, les hauts et les bas de la scène, ses coulisses aussi.

JIR : Emmanuel Genvrin, avec votre troupe, vous avez été « viré » deux fois : d'abord, en 1981, du théâtre du Tampon et, ensuite, en 1987, du Grand Marché. A quel la troisième fois ?

Emmanuel Genvrin : « En 1981, avant l'élection de Mitterrand, j'ai été convoqué par le directeur de la MJC. Il avait le texte de « Tempête » sous les yeux et avait souligné en rouge la célèbre réplique de Caliban écrite par Shakespeare : « Tu m'as appris le langage et mon seul profit est de pouvoir te maudire ». Il a dit : « Vous ne pouvez pas jouer ça, la Réunion n'est pas la Martinique ». On a échangé notre départ contre le droit de jouer la pièce !

En 1987, c'était l'affaire Fourcade. Tout le monde connaît. La troisième... touchons du bois ! Pour l'anecdote, j'ai retrouvé mon directeur (de MJC) quelque temps plus tard, secrétaire de la commission « Censure et Liberté » aux Assises de la Culture... »

JIR : Quel effet produit sur vous le fait que votre dernière pièce soit traduite en américain ? L'événement ajoute-t-il à votre côté « mégalo », décrié par certains ?

E.G. : « J'ai eu une demande d'un théâtre de New York (pas à Broadway !) pour traduire effectivement « Etuves », ainsi que l'adaptation de « L'Esclavage des Nègres » d'Olympe de Gouges. Pourquoi aurais-je refusé ? Par modestie ? Mégalo non, fier oui ! Je suis invité là-bas en avril. »

JIR : Vous avez été six ans chez Auguste Legros, à Saint-Denis, et, depuis deux ans, vous êtes à la Possession, chez Roland Robert. Dans quel camp êtes-vous en réalité : droite, gauche, communiste... ?

E.G. : « A gauche, mais je me trouvais bien à Saint-

Denis où l'on ne m'avait jamais inquiété quant au contenu de mes pièces. D'autant qu'à côté, c'était pas la joie : un coup de maloya, et hop terminé ! Aujourd'hui encore, on est la seule salle de spectacle dans une commune de gauche. Il faut reconnaître que les mentalités sont en train de changer, mais la maxime de Molière reste d'actualité : « Je prends mon bien où je le trouve ».

JIR : En fait, pourquoi ce choix du nom « Volland » pour votre théâtre, alors que ce personnage était un bourgeois, fils de notaire blanc de la Réunion ?

E.G. : « Ambroise Volland était un bourgeois, c'est vrai, mais il avait l'œil (il était borgne) pour découvrir et aider la culture « underground » du début du siècle. Par exemple, un Cézanne en peinture ou un Jarry en théâtre. On lui pardonne, non ? »

JIR : Vous êtes resté quatre heures avec les Intégristes à la cure de Saint-Jacques, lors de l'affaire « Je vous salue Marie » : que leur avez-vous raconté ? Pas le génie de Godard, tout de même !

E.G. : « J'ai dû affirmer que la liberté d'expression était supérieure à la liberté de croyance. Ce qui est le minimum pour une île pluri-culturelle et pluriethnique. Un moment, ça a chauffé. J'ai prié la Vierge ».

JIR : Vos relations avec le Centre réunionnais d'action culturelle ont été, jadis, tendues. Et aujourd'hui ?

E.G. : « Pendant des années, le CRAC a fonctionné comme un centre culturel français à l'étranger, hostile à toute production locale, la vraie, celle qui dérange. Son directeur d'alors, Michel Letellier, était sympathisant du groupuscule royaliste « Aspects de la France ». Les directeurs successifs n'ont pas réussi à redresser la barre... On nous dit : « Ça va changer ». Y'en a qui sont optimistes ! »

JIR : Qu'en est-il du Centre dramatique régional qui vous avait été promis en 1987 par Robert Abirachad, directeur du théâtre au ministère de la Culture ?

E.G. : « On m'en a présenté une première convention en préfiguration, puis une deuxième où mon nom avait disparu, puis une troisième sans mention aucune du « centre dramatique ». On a signé parce qu'on avait besoin d'argent. A Paris, on m'a dit : « Si c'est dans le plan, c'est bon ». Pas moyen de voir le plan à la région : « C'est un document interne ». Il a été signé à la sauvette. Bien entendu, pas de trace d'un centre dramatique. Dans ce plan, il n'y en a que pour les musées, les conservatoires et les bibliothèques. Rien pour la création, rien pour le spectacle vivant, rien pour le théâtre, la danse, la musique ! C'est un plan de petits vieux ».

JIR : Vous êtes l'auteur de onze pièces et de trois adaptations. Comment s'élabore votre écriture théâtrale ? Avez-vous besoin de vous isoler pour créer ?

E.G. : « Généralement, oui, j'ai besoin de partir, de m'isoler. Un directeur de compagnie est sollicité quotidiennement par les budgets, les contrats, les multiples combats contre l'administration. Ça épuise ! J'ai écrit « Etuves » en Haïti.

L'écriture se passe en trois temps. Une phase de recherche et d'exploration d'un thème, avec ses scènes principales, ses personnages, sa scénographie. Une deuxième phase voit l'écriture des dialogues, d'un seul jet. C'est là que j'ai besoin d'isolement, disons dix jours.

La troisième phase, la plus longue et minutieuse, est celle du peaufinage des scènes, du texte, de la musique en fonction des



Emmanuel Genvrin : dix ans de travail

acteurs et des contraintes scéniques. Le plus dur, c'est quand même la fin : savoir terminer une pièce...

JIR : Votre meilleur souvenir ?

E.G. : « Nina Ségamur » à Marseille en 1983. Il y avait une ambiance du tonnerre et des gens importants dans la salle ».

JIR : Vos pièces mettent en scène des situations nées d'une observation aigüe de la société réunionnaise : vos sympathies et antipathies y relatives ?

E.G. : « J'aime pas le côté beauf-fric-loto-sorcier. J'aime le côté migrant-délinquant-libre-érotique ».

JIR : Normand de naissance, vous travaillez depuis dix ans avec des Réunionnais. Le « zoreil » que vous êtes a-t-il déjà été inquiété, ici, quant à ses origines ?

E.G. : « A la Réunion, chacun porte la croix de son origine, de sa couleur de peau, de son ethnicité. La croix du « zoreil » est légère. Rien que pour ça, des gars, une fois, ont voulu me casser la figure. C'étaient des blancs ! Une fois en dix ans, ça va, je reste ! ».

JIR : Une décennie pour une troupe, c'est une tranche importante de vie, un chemin parcouru ensemble, des hommes et des femmes...

E.G. : « Une troupe de théâtre, c'est pathogène comme une famille : on finit par être dépendants les uns des autres, par ne plus savoir se quitter... Voyant approcher l'âge de la retraite (la durée de vie d'une compagnie est de 8 ans en moyenne), nous avons opéré une réforme. Aujourd'hui, existe une structure administrative et technique permanente, tandis que les comédiens ont un statut d'intermittents du spectacle. On fonctionne désormais au

projet, comme un centre dramatique en métropole. Bien entendu, le noyau des comédiens est le même : Arnaud Dormeuil, Pierre-Louis Rivière, Jean-Luc Trulès, Nicole Leichnig, etc. Les permanents, Nicole Angama, Rachel Pothin et moi-même, avons gardé un pied sur scène. J'aime cette polyvalence ».

JIR : Le pire souvenir ?
E.G. : « Notre expulsion du Grand Marché de Saint-Denis ».

JIR : Les projets immédiats de la Troupe ?

E.G. : « Après le tabac d'« Etuves » et de « L'Esclavage des Nègres » (4 000 entrées, 7 000 avec les élèves, lors des 56 représentations), reprise de ces deux pièces, début mai, pour des spectacles qui seront joués tout au long de l'année dans l'île et dans l'Océan Indien (à Port-Louis, Ile Maurice, en juillet). Nous irons deux fois en métropole : en Normandie, en juin ; à Limoges, Lyon, etc. en octobre, novembre. J'allais oublier un rendez-vous important : le 10^e anniversaire que nous fêterons le 1^{er} avril prochain à « Art Mafate ».

JIR : Au regard des hauts et bas vécus, des amitiés vraies et des trahisons, des joies et déceptions, quelle leçon reprenez-vous ?

E.G. : « Ces dix années, je ne les regrette pas. Je les ai vécues intensément. J'en retire une certaine philosophie de la vie et de l'action : il ne faut jamais se laisser abattre, être plus intelligent et plus déterminé que son adversaire, savoir imaginer le pire, savoir faire le bon compromis au bon moment... Et, à l'heure de monter sur scène, savoir tout oublier » ■



La Troupe Volland, première version, au théâtre du Tampon, à l'issue d'une représentation d'« Ubu Roi », en 1979